

Un... nouveau monde

Peut-être que notre esprit s'est refermé trop tôt. Peut-être sommes-nous encore attachés à ce qui s'est imposé comme une mythologie : le Rock 'n' Roll, mai 1968, Woodstock et la culture hippie, le punk...

Ce n'est pas que nous ne voyions pas les insuffisances : mais, avec l'optimisme, l'ambiance de renouveau et toute la scène culturelle, l'espoir d'un changement profond dans le monde subsistait durant ma jeunesse. Que puis-je dire : moi (et beaucoup de connaissances avec qui j'ai pu parler) ne comprenons plus le monde. Et souvent, c'est la première phrase échangée quand on se revoit.

Nous ne vivons évidemment pas dans une grande dictature ou dans un monde avec moins de possibilités qu'il y a 50 ans. Mais, pour la première fois, nous voyons clairement des efforts pour réprimer des opinions ou, du moins, les exclure du débat public. Fabuler, imaginer des futurs, spéculer, laisser libre cours à son imagination mène aujourd'hui à un véritable champ de mines. Et l'on se retrouve vite dans le mépris social, l'exclusion. Cela semble, indépendamment du fait que l'on dise des choses qui pourraient être vraies, être l'arme miracle avec laquelle on peut mettre au pas cette bande d'indisciplinés que nous sommes.

Ce qui me choque le plus, c'est ce que j'appelle un renversement moral. Outre le goulag et une menace « rouge » déjà souvent exagérée à l'époque, les principaux reproches faits au système soviétique étaient la dénonciation encouragée par l'État, la méfiance semée entre parents et enfants et l'instrumentalisation de la psychiatrie comme outil de répression. Des éléments que l'on retrouve aujourd'hui, sans scrupule, comme des revendications légitimes en Occident démocratique. Dénoncer (à la police ou à toute police autoproclamée d'Internet), traiter de fou (« chapeau en alu »), conseiller aux enfants de devenir l'avocat contre leurs parents, tout cela est aujourd'hui, à peine 40 ans plus tard, accepté sans sourciller.

Il est aussi intéressant de constater que, dans le même souffle, des méthodes que l'Occident utilisait fièrement et ouvertement contre le bloc communiste pendant la guerre froide sont aujourd'hui présentées comme criminelles et inacceptables. Certes, la Russie, la Corée du Nord, la Chine et des groupes terroristes islamistes ont vite compris comment utiliser Internet et les réseaux sociaux pour leur propagande et à bien les utiliser. Tout comme l'Occident, il y a 60 ans et pendant toute la guerre froide, inondait le bloc de l'Est de médias pro-occidentaux (Radio Free Europe et bien d'autres) avec des moyens financiers et techniques supérieurs.

Qui a gagné la guerre froide, si aujourd'hui les méthodes de l'URSS se répandent chez nous sans que (plus) personne n'y trouve à redire ?

C'est beaucoup à encaisser pour une personne qui, jusqu'à la fin des années 1980, entendait un tout autre discours. Mais tout n'a pas changé. Alors qu'autrefois on pouvait prouver ce qu'on voulait avec des statistiques,

aujourd'hui ce sont des modèles informatiques qui peuvent étayer n'importe quelle affirmation. Le bon Winston Churchill désespérerait probablement face à ces super-statistiques, car il n'aurait même pas les connaissances pour les falsifier lui-même. Mais ces modèles sont alimentés par des gens qui savent ce qu'ils veulent voir apparaître au final.

La modélisation croissante du présent et du futur est aussi la base d'une compréhension nouvelle de la science. Les nouvelles technologies étaient introduites dans le passé lorsque leurs risques étaient acceptables, ce qui ne signifiait pas qu'ils étaient nuls. Si je ne prends que le sujet de l'électricité, aujourd'hui nous misons sur une technologie qui n'est pas sûre, dans l'espoir que les progrès nécessaires (dans la technologie des batteries) viendront un jour et que notre choix sera alors économiquement viable. C'est jouer à quitte ou double avec quelque chose d'aussi existentiel que l'électricité (et seulement parce que certains modèles informatiques nous prédisent une crise climatique).

Comparable comme technologie à risque est la charge croissante de radiations que l'humain doit supporter. Malgré la connaissance des dangers des radiations, de nouvelles sources sont mises en service sans retenue. Celui qui demande quels sont les dangers se voit répondre qu'ils ne sont pas encore étudiés, comme si ce simple fait éliminait le risque. Il en va de même pour la nanotechnologie. Malgré le danger de l'amiante, reconnu depuis des années, de plus en plus de particules minuscules sont relâchées dans nos poumons... jusque dans nos dentifrices, sauces en poudre et crèmes de beauté.

Un autre point qui me pose problème est la déprivatisation totale à laquelle nous sommes exposés. Je suis bien sûr pour la liberté d'expression et je ne veux pas que le développement d'Internet et des réseaux sociaux soit influencé, freiné, contrôlé ou interdit. Chacun a ici une responsabilité individuelle quant à la place qu'il veut accorder à ces choses dans sa vie, à l'influence qu'il accepte et à la manière dont il utilise ces outils.

Cependant, nous perdons toutes nos nuances si nous jouons à ces jeux. Dans la discussion sur le « GOAT » au football (qui est le Greatest Of All Time ?), j'aurais, dans une conversation privée avec un ami, argumenté de façon très tranchée pour lui expliquer pourquoi un seul peut l'être, sans ménager les jugements destructeurs sur l'autre. Je savais que cela se passait à huis clos et que l'on pouvait en rajouter pour impressionner l'interlocuteur. À un inconnu, j'aurais dit comment je voyais la chose... mais sans trop dénigrer mon second choix. Et il ne me serait jamais venu à l'idée de payer une annonce dans le journal pour que le monde sache ce que j'en pense. À l'ère d'Internet, cette distinction n'existe plus : la discussion sur le GOAT divise le monde du football en deux camps et même des gens qui n'ont rien à voir avec ce sport ont un avis. Et ils le défendent comme si seul le dénigrement et la haine de l'un pouvaient faire briller l'autre dans la plus belle lumière.

Nous n'avons pas besoin de censeurs, mais nous ferions bien de peser à nouveau nos mots, en privé comme en public.

Ce ne sont que quelques éléments de notre nouveau monde. Pas une analyse approfondie, mais des points de repère pour expliquer pourquoi, en tant que senior, on ne se sent peut-être plus aussi libre et à l'aise que dans sa jeunesse. Il se peut que même des personnes plus jeunes et dynamiques n'apprécient pas ces tendances.